

ENTRETIEN

Muguraș CONSTANTINESCU¹ avec Roberta PEDERZOLI²

Roberta Pederzoli est professeure associée auprès du Département d'Interprétation et de Traduction de l'Université de Bologne, Campus de Forlì.

Elle enseigne la traduction du français en italien auprès du Département d'Interprétation et de Traduction (cours de Médiation linguistique interculturelle) et la langue et la culture française auprès du Département de Sciences Politiques et Sociales (cours de Sciences internationales diplomatiques).

Sa thèse de doctorat en Communication Interculturelle auprès du Département d'Études Interdisciplinaires sur la Traduction, les Langues et les Cultures (SITLeC), à l'Université de Bologne, Campus de Forlì a pour titre *La traduzione della letteratura per l'infanzia in Italia, Francia e Germania: problemi e strategie* (La traduction de la littérature pour la jeunesse en Italie, France et Allemagne : problèmes et stratégies).

Ses recherches portent sur la littérature de jeunesse et sa traduction, sur la littérature de jeunesse et sa traduction dans une perspective de genre, sur la traduction (littéraire et en sciences humaines) dans une perspective de genre, sur la didactique de la langue française comme langue seconde. Elle a publié de nombreux articles sur cette problématique. En 2010, elle a co-dirigé avec Chiara Elefante et Elena Di Giovanni le volume *Écrire et traduire pour les enfants : Voix, images et mot / Writing and Translating for Children : Voices, Images and Texts* (Peter Lang). En 2012, elle a publié chez Peter Lang un ouvrage monographique, *La traduction de la littérature d'enfance et de jeunesse et le dilemme du destinataire*. En 2019 elle a dirigé avec Chiara Elefante et Adele D'Arcangelo le numéro spécial de la revue *Equivalences, Traduire pour la jeunesse dans une perspective éditoriale, sociale et culturelle*. En 2019 elle a dirigé avec Raffaella Baccolini et Beatrice Spallaccia le volume *Gender, Literature and Education for Children and Young Adults / Littérature, genre, éducation pour l'enfance et la jeunesse* (BononiaUniversityPress). Ce volume est le fruit de plusieurs années de recherche et d'initiatives du centre Me'TRa sur la littérature de jeunesse et le genre. En 2020 elle a dirigé avec Adriano Ferraresi, Sofia Cavalcanti et Eandy Scansani le numéro spécial de la revue *mediAzioni, Metodi e ambiti nella ricerca sulla traduzione, l'interpretazione e l'interculturalità / Research Methods and Themes in Translation, Interpreting and Intercultural Studies*. De 2018 à 2020 elle a coordonné le projet Almaidea « La traduzione di testi per l'infanzia in una prospettiva di genere : aspetti teorici e applicati », financé par l'Université de Bologne. Dans le cadre de ce projet, elle a dirigé avec Valeria Illuminati le volume *Tragenere e generi. Tradurre e pubblicare testi per ragazze e ragazzi*, récemment paru. Il s'agit notamment du premier volume en langue italienne portant sur la traduction de

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

² Université de Bologne, Italie, r.pederzoli@unibo.it.

la littérature de jeunesse du français, de l'anglais et de l'espagnol en italien dans une perspective de genre.

Roberta Pederzoli a participé à des projets de recherche comme « G-BOOK2. Europeanteens as readers and creators in gender-positive narratives », « La traduzione di testi per l'infanzia in una prospettiva di genere: aspetti teorici e applicati », « Gender Identity: Child Readers and Library Collections » (G-Book), en tant que membre de l'équipe de recherche ou directrice. Elle participe également à des comités éditoriaux : membre du comité de rédaction de la revue *mediAzioni*, <http://www.mediazioni.sitlec.unibo.it/>; membre du comité éditorial de la revue *Italica Wratislaviensia*, <https://ifr.uni.wroc.pl/it/italica-wratislaviensia>; membre du comité de lecture de la revue *Transalpina*, <https://www.unicaen.fr/puc/html/spipff5e.html?rubrique68> ; membre du comité éditorial de la revue *Strenae*, <https://journals.openedition.org/strenae/>.
<https://www.unibo.it/sitoweb/r.pederzoli/cv-en>

M.C. : *Chère Roberta Pederzoli, comme votre nom est incontestablement lié à la traduction et à la littérature de jeunesse, je vous propose de commencer notre entretien par un moment décisif dans votre parcours de chercheuse, votre thèse La traduzione della letteratura per l'infanzia in Italia, Francia e Germania: problemi e strategie (La traduction de la littérature pour la jeunesse en Italie, France et Allemagne : problèmes et stratégies). Qu'est-ce qui a déterminé le choix de cette thématique assez complexe ?*

R.P. : Chère Muguraş Constantinescu, je vous remercie pour cet entretien et pour cette première question qui m'interpelle et me replonge dans mon parcours académique. À l'université, j'ai initialement entrepris une formation auprès de l'École Supérieure de Langues Modernes pour Interprètes et Traducteurs (aujourd'hui Département d'Interprétation et de Traduction), au sein du Campus de Forlì de l'Université de Bologne. Cette formation traductologique m'a permis de développer une plus grande conscience et sensibilité à l'égard des questions linguistiques et traductives qui m'ont toujours passionnée. J'ai terminé mon parcours par un mémoire littéraire sur l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, grâce auquel j'ai découvert un intérêt pour la recherche. Une fois diplômée, je me suis éloignée de l'université pendant trois ans : j'avais trouvé du travail dans le secteur commercial mais je regrettais l'effervescence intellectuelle de la vie universitaire, la possibilité d'étudier et de parfaire sa formation. En 2003, j'ai gagné une bourse dans le cadre du programme de Doctorat en « Communication Interculturelle » du Département d'Études Interdisciplinaires sur la Traduction, les Langues et les Cultures de l'Université de Bologne, au sein du Campus de Forlì. Puisque le programme permettait de choisir son sujet de thèse, j'ai eu soudain cette inspiration de m'intéresser à la traduction de la littérature de jeunesse contemporaine en Italie, en France et en Allemagne, qui me permettait de conjuguer mes deux passions : la traduction et la littérature. Je ne saurais expliquer la raison pour laquelle j'ai préféré la production littéraire destinée à la

jeunesse à la littérature pour adultes : j'ai réagi à l'époque à une sorte d'intuition, à une impulsion très forte, ce qui est relativement inhabituel chez moi étant d'un tempérament plutôt rationnel. Mais ce thème m'a profondément passionnée à peine me suis-je penchée sur ce sujet pour préparer ma candidature, un intérêt qui depuis ne m'a plus quittée. À l'époque, je n'avais pas d'enfants, mon intérêt était donc purement intellectuel. Dans les années qui ont suivi, après la naissance de mes deux filles, j'ai découvert les aspects émotionnels et en même temps pratiques, en termes de lecture et d'écoute, de cette production littéraire et cela a modifié et enrichi ma conception de la littérature de jeunesse et de sa traduction.

Quand j'ai entrepris mon parcours doctoral, la recherche sur la traduction de cette production littéraire était moins développée qu'aujourd'hui, même si le processus de « canonisation » académique de ce domaine était déjà entamé grâce aux travaux fondamentaux de quelques chercheuses comme Riitta Oittinen, Gillian Lathy et Emer O'Sullivan. En Italie, en revanche, personne ne s'y intéressait encore et ma thèse a été la première entièrement focalisée sur la traduction pour la jeunesse. Cela m'a permis de réaliser une recherche originale notamment pour les couples de langues choisies (français-italien, allemand-italien et vice-versa), tout en ayant des bases théoriques solides qui me permettaient d'analyser la traduction dans de nouveaux contextes socioculturels.

Enfin, ce qui m'a le plus frappée initialement, c'était la complexité et la variété de la littérature de jeunesse, sa nature de production littéraire à part entière, dont découlait la difficulté de sa traduction. J'ai tout de suite compris que la littérature pour enfants avait de nombreuses caractéristiques en commun avec la littérature pour adultes mais aussi des particularités qui lui sont propres, et qu'il s'agissait d'en affronter la traduction avec le même sérieux, ce qui n'était pas toujours le cas dans l'édition de l'époque.

***M.C. :** Comment s'est passé le dialogue avec votre directrice de thèse Chiara Elefante ? Sur combien d'années s'est déroulé votre doctorat ? Selon le système de Bologne ?*

***R.P. :** Mon doctorat s'est déroulé sur trois ans, selon le système de Bologne. C'est le seul moment de ma carrière où j'ai pu me concentrer uniquement sur la recherche, sans penser à l'enseignement ou à d'autres tâches administratives qui sont arrivées par la suite, et cela a été très stimulant. C'est vraiment la condition parfaite pour affronter un parcours d'étude approfondi et complet.*

Le rapport avec ma directrice de thèse, Chiara Elefante, a été très positif et enrichissant. Chiara Elefante avait une formation littéraire qu'elle avait complétée par des recherches en traductologie et une activité de traductrice professionnelle. Elle était donc la directrice de thèse idéale pour mon projet. Elle m'a appris à envisager la traduction comme une activité délicate et complexe, à ne pas m'arrêter au seul transfert linguistique ou à l'analyse de procédés et de stratégies de traduction, mais à considérer la transposition d'un texte dans tous ses aspects d'une langue-culture à une autre langue-culture. Elle

m'a stimulée également à dépasser l'idée – désormais vieillie – de la traduction comme activité ancillaire, comme « copie » d'un original considéré comme foncièrement supérieur, en m'inspirant des recherches des Translation Studies. Bref, elle a bousculé toutes mes idées reçues initiales sur la traduction. Nous avons beaucoup discuté de traduction pour enfants et notamment de la tendance vers une approche fonctionnaliste, tant du point de vue théorique – il suffit de penser aux ouvrages de Riitta Oittinen – que du point de vue de la pratique de la traduction. À cette époque, j'étais un peu choquée par la tendance à adapter et notamment à simplifier et à banaliser les effets stylistiques, à effacer la culturalité des textes de départ, ce qui n'était plus le cas depuis de nombreuses années pour la littérature pour adultes. J'étais persuadée qu'il fallait affronter la traduction pour la jeunesse en tant que production littéraire à part entière, ne serait-ce que dans le cas des ouvrages les plus soignés du point de vue esthétique. Cette conviction ne m'a toujours pas abandonnée, mais j'ai compris par la suite qu'au-delà de l'intention générale, il n'est pas souhaitable d'aborder la traduction de façon « monolithique ». La discussion avec Chiara a été très féconde de ce point de vue aussi. L'approche et les stratégies peuvent varier en fonction de la classe d'âge à laquelle s'adresse le texte, du genre textuel – album, roman, roman graphique –, de la présence de jeux de mots, des caractéristiques stylistiques, de la proximité ou distance entre les deux cultures impliquées. Tout cela est vrai aussi pour la littérature tout court, mais dans le cas de la littérature pour enfants il faut essayer de trouver une médiation entre la volonté de restituer la beauté du texte de départ et la nécessité de produire une traduction qui soit accessible pour le public d'arrivée.

M.C. : *Quel a été le rôle de Jean Perrot et, en général, de l'Institut International Charles Perrault dans l'épanouissement de votre recherche sur la littérature de jeunesse ?*

R.P. : Jean Perrot et le centre de recherche qu'il a fondé, l'Institut International Charles Perrault, ont été pour moi le premier contact fondamental avec la France et plus en général avec une dimension internationale. En 2003 j'ai participé à mon premier colloque international, organisé par l'Institut Charles Perrault, « L'édition pour la jeunesse entre héritage et culture de masse/Children's publishing between heritage and mass culture », dont les actes ont été l'occasion de m'initier à la publication académique. Les échanges avec Jean Perrot ont été nombreux et très riches. Je me souviens qu'à l'époque j'étais surprise et presque émue par la disponibilité et l'intérêt qu'il accordait aux jeunes chercheurs et chercheuses. Il a également rédigé la préface de mon ouvrage monographique, *La traduction de la littérature d'enfance et de jeunesse et le dilemme du destinataire*, en 2012, ce qui a été très important pour moi.

Jean Perrot a été fondamental pour l'essor, en France, d'une critique universitaire de qualité focalisée sur la littérature de jeunesse. Ses ouvrages, parmi lesquels *Art baroque, art d'enfance, Le secret de Pinocchio : George Sand et Collodi* ou *Du jeu, des enfants et des livres à l'heure de la mondialisation* m'ont permis de mieux saisir la richesse et les multiples facettes de la littérature de jeunesse. Ce qui m'a

peut-être le plus stimulée, ce sont ses analyses autour du rapport entre éthique et esthétique de cette production. D'une part, il oppose une littérature pour enfants caractérisée par le jeu, l'impertinence et la liberté idéologique, proche du baroque en tant qu'archétype, à une littérature moralisatrice, fermée à la nouveauté, imprégnée du principe d'ordre et d'intentions pédagogiques. En même temps, il a mis en valeur le potentiel éthique de cette production littéraire, notamment à l'ère de la mondialisation, où à travers le jeu et l'imaginaire ludique, la littérature de jeunesse peut nourrir la conscience critique de (futurs) citoyens et citoyennes du monde éclairés (et engagés). Enfin, il a co-dirigé avec Véronique Hadengue *Écriture féminine et littérature de jeunesse*, un recueil d'essais centrés sur les femmes en littérature de jeunesse, qui a représenté dans les années 90 l'une des premières tentatives de se pencher sur les thèmes du genre dans une perspective littéraire et non seulement éducative.

M.C. : *Vous avez co-dirigé avec Chiara Elefante et Elena Di Giovanni le volume Écrire et traduire pour les enfants : Voix, images et mot/Writing and Translating for Children : Voices, Images and Texts, paru chez Peter Lang en 2010. Comment s'est déroulée cette collaboration à trois ? Pour vous c'est plus stimulant d'écrire à plusieurs ou, finalement, vous préférez l'écriture en solitaire ?*

R.P. : Le volume *Écrire et traduire pour les enfants : Voix, images et mot/Writing and Translating for Children : Voices, Images and Texts*, dont les écrits dérivent d'un colloque portant le même titre qui s'est déroulé à Forlì en 2006, a été une étape fondamentale non seulement pour moi, mais plus en général pour le groupe de recherche en traduction de la littérature de jeunesse qui était en train de se former au sein du Département d'Interprétation et Traduction de l'Université de Bologne, Campus de Forlì. Ce premier colloque de 2006 a jeté, en effet, les bases pour la mise en place d'un groupe de travail, qui à ses débuts était assez restreint mais qui s'est élargi par la suite grâce à l'adhésion de jeunes doctorantes et d'autres chercheuses. Après ce premier colloque international, qui a vu la participation de plusieurs théoriciennes et théoriciens renommés en littérature de jeunesse et dans la traduction de cette production littéraire tels qu'Emer O'Sullivan, Riitta Oittinen, Isabel Pascua, Gillian Lathey, Jean Perrault, il y en a eu un deuxième en 2013, « III Jornadas Internacionales de Crítica e Investigación en Literatura Infantil y Juvenil », organisé en collaboration avec le Centre de recherche espagnol Anilji, et un troisième en 2017, « Literature, Translation, and Mediation by and for Children : Gender, Diversity, and Stereotype ». En 2014, ces collaborations très fructueuses ont mené à la fondation, au sein du Département, du Centre MeTRa (Centre d'Études Interdisciplinaires sur la Traduction destinée aux Jeunes Lecteur.rice.s et sur la Médiation orale, linguistique et culturelle, exercée par des mineur.e.s), dont la coordinatrice scientifique est Chiara Elefante. Les intérêts de recherche de MeTRa vont des problématiques linguistiques, pédagogiques et interculturelles liées à la traduction de textes pour le jeune public à la réflexion critique sur le Child Language Brokering, la médiation linguistique et culturelle

assurée par des enfants qui assument le rôle d'interprètes dans les familles immigrées. Les études de genre et plus en général une approche de genre représentent un fil rouge dans toutes ces activités du Centre.

Quant à la deuxième partie de votre question, dans le passé je préférais l'écriture en solitaire. Il m'a fallu beaucoup de temps pour développer une identité plus définie en tant que chercheuse, j'avais besoin de travailler seule afin de bâtir cette identité sur des bases solides et je craignais sans doute parfois de me confronter de façon directe avec d'autres chercheuses et chercheurs. Désormais, j'apprécie énormément la possibilité de collaborer et de travailler avec d'autres personnes, de prendre part à un groupe où chaque individu apporte sa contribution et le résultat est bien plus que la somme des apports individuels. C'est surtout en travaillant à des projets de recherche, européens ou nationaux (cf. G-BOOK et AlmaIdea dans la question 7) que je l'ai appris, et cela a été pour moi une découverte formidable. Ce qui m'apporte le plus de satisfaction, c'est désormais de travailler à un objectif commun en oubliant les personnalismes, d'aboutir à des résultats qui ne seraient jamais envisageables si l'on travaillait seule.

***M.C. :** L'idée d'un destinataire double, sinon multiple, du dilemme du destinataire de la littérature d'enfance, développée dans votre livre de 2012, était-elle déjà en germe dans votre recherche doctorale, ou même avant ?*

***R.P. :** Lorsque je me suis penchée sur cette production littéraire et sur sa traduction en tant qu'activités culturelles et éditoriales, ainsi que sur les réflexions critiques autour de ces pratiques, j'ai tout de suite pressenti que la question du/de la destinataire était au centre de tout, mais aussi que cette notion même de « destinataire » était très complexe. J'ai beaucoup travaillé sur cette question à partir des réflexions de Barbara Wall, Hans-Heino Ewers, Emer O'Sullivan, et je l'ai approfondie par la suite à travers mes propres recherches et analyses.*

La littérature pour enfants se base sur un rapport asymétrique entre des adultes – l'auteur.rice ; l'illustrateur.rice ; l'éditeur.rice – et l'enfant. La traduction ajoute une ultérieure figure adulte – la traductrice ou le traducteur. De plus, le choix du livre, voire l'acte de la lecture elle-même pour les classes d'âge non scolarisées sont médiés par d'autres adultes : enseignant.e.s, bibliothécaires, parents. Si l'enfant demeure au centre des préoccupations de tous ces adultes, tout choix d'écriture, de traduction, de publication et de lecture témoigne donc d'une conception précise, liée à un certain contexte socioculturel et historique, de ce que l'on entend par littérature de jeunesse et d'une certaine vision de l'enfance. Or, si ce souci pour l'intérêt de l'enfant est dans la plupart des cas sincère et bien intentionné, on peut se demander quelles sont les compétences des adultes qui s'occupent à plusieurs titres de littérature de jeunesse en matière de pédagogie, de développement cognitif de l'enfant, de questions éducatives en général. D'autant plus que ces adultes s'adressent parfois implicitement aussi aux adultes intermédiaires de cette production

littéraire, sachant que le choix du livre et de la lecture n'est souvent pas confié aux enfants. Ewers a très bien analysé cette question en montrant les passages des textes ou des paratextes où l'on perçoit clairement de la part de l'auteur ou de l'autrice la volonté d'obtenir l'approbation de l'adulte intermédiaire.

En ce qui concerne plus précisément la question de la traduction, de nombreuses analyses ont montré que la tendance est souvent au remaniement et à l'adaptation en fonction des attentes présumées des enfants, même si une approche différente, plus respectueuse du texte de départ, semble apparaître ces dernières années. De même, la théorie de la traduction pour la jeunesse reste pour la plupart fonctionnaliste, donc tournée vers le/la destinataire, dont il s'agit d'anticiper les besoins et les attentes, sans pour autant forcément renoncer à la physionomie littéraire et esthétique du texte. Toutefois le/la destinataire reste souvent un dilemme : même lorsque l'on traduit pour un public spécifique, on est forcément influencé par une certaine vision de la littérature de jeunesse et de l'enfance dépendant d'un moment historique donné, au sein d'une certaine culture éditoriale, ce qui complique la nécessité de répondre à ses attentes et de prendre en compte ses compétences de lecture. On peut, en outre, se poser des questions quant à la conception que les traducteur.rice.s peuvent avoir de leur destinataire, qui est sans doute un mélange de croyances et d'expériences personnelles, de souvenirs d'enfance et de persuasions relevant d'un contexte socioculturel donné.

Je pense que cinquante ans après la naissance d'une théorie de la traduction pour la jeunesse, il est temps de refuser toute polarisation et de réfléchir sur cette pratique l'esprit ouvert, en envisageant de nouvelles perspectives. Dans mon livre, j'avais avancé le concept d'une traduction « esthétique », basée sur les principes d'éthicité et de poéticité présentés dans le dernier ouvrage écrit par Berman lorsqu'il était encore en vie. Ces deux principes - l'ambition de faire-œuvre, d'accomplir un véritable travail textuel (poéticité), ainsi que le respect pour l'ouvrage de départ et la volonté de lui tenir tête (éthicité) – demeurent à mon avis valables dans la mesure où ils nous indiquent une orientation, une approche qui n'implique pas d'intention traductive ni de stratégie précise, et qui peut donc être adaptée aux différents types de textes, saisis dans leur contexte et par rapport à leur public (de départ et d'arrivée). La personne qui traduit ne peut certes pas oublier son/sa destinataire, mais dans le cas des enfants et des jeunes il ne faut pas oublier que l'engagement éthique du traducteur/de la traductrice ne peut se limiter à anticiper leurs attentes ou compétences de lecture, mais consiste également à les initier à la littérature et à l'art. Cela dit, la pluralité, la variété et la richesse des différentes typologies et genres textuels, la nécessité de traduire dans un contexte précis pour un public donné appellent à recourir à des stratégies profondément différentes, qui ont leur raison d'être dans cette situation et dans ce moment historique.

M.C. : *Pour revenir à l'idée de recherche collaborative, vous avez dirigé en 2019 avec Chiara Elefante et Adele D'Arcangelo un numéro spécial de la revue Équivalences, Traduire pour la jeunesse dans une perspective éditoriale, sociale et culturelle (auquel j'ai eu le plaisir et l'honneur de participer). Qu'est-ce qui a déterminé la collaboration, le choix de la prestigieuse revue belge ? Qui a choisi qui ? C'est vous ou c'est Équivalences qui a fait la proposition ?*

R.P. : Le numéro spécial publié par *Équivalences* est né d'une proposition de la directrice de la revue, Martine Bracops, une initiative qui confirme que le statut de ce domaine relativement récent est désormais consolidé au sein des Translation Studies, et qui fait suite à une longue série de numéros spéciaux consacrés à ces thèmes, parus depuis le début des années 2000 dans les principales revues traductologiques : *META* en 2003 (*Traduction pour les enfants/Translation for children*, sous la direction de Riitta Oittinen), *Atelier de traduction* en 2007 (Dossier: *La traduction de la littérature de jeunesse*), *Palimpsestes* en 2018 (*Traduire les sens en littérature pour la jeunesse*, sous la direction de Virginie Douglas), pour n'en citer que quelques-unes.

Ce numéro spécial bilingue, français-anglais, est né donc de la volonté de valoriser un domaine affirmé mais encore prometteur, et il a représenté pour nous du Centre MeTRa une occasion de collaboration - les trois directrices d'ouvrages et deux des autrices font partie du Centre – tout en impliquant d'autres spécialistes italiennes et internationales. L'idée était d'explorer de nouveaux axes de recherche dans le domaine de la traduction de la littérature de jeunesse et de l'envisager d'un point de vue éditorial, social et culturel, d'où le titre du numéro. L'intention était plus précisément de considérer la traduction en tant qu'opération culturelle et littéraire, non seulement en termes de transfert, plus ou moins réussi, d'éléments culturels et esthétiques d'une langue-culture à une autre, mais aussi en termes de macro-stratégies éditoriales. De plus nous souhaitions approfondir les retombées sociales et la valeur éducative de cette activité. Le numéro réunit donc des contributions très variées, focalisées sur des aspects inédits de la traduction de jeunesse, allant de l'analyse du rôle et des mécanismes du système éditorial à l'égard de cette traduction, dans le passé et aujourd'hui (cf. les articles de Mathilde Lévêque et Mirella Piacentini), à la dimension éthique, voire engagée de cette activité, que ce soit sous l'angle du genre, de la vulgarisation des savoirs ou de la littérature verte (cf. les articles de Valeria Illuminati et de Muguraș Constantinescu). Les contextes socioculturels et les combinaisons linguistiques analysés sont également intéressants, dans la mesure où ils sont relativement peu étudiés au niveau international : on passe de l'Italie à la France, de la Roumanie à la Suède et à la Grande Bretagne.

M.C. : *Une thématique très intéressante, la littérature d'enfance et de jeunesse et le genre a fait l'objet d'une autre recherche collaborative avec Raffaella Baccolini et Beatrice Spallaccia, réunie dans l'ouvrage Gender, Literature and Education for Children and Young Adults/Littérature, genre, éducation pour l'enfance et la jeunesse chez Bononia*

University Press. Sur combien d'années s'est déroulé ce projet et combien de chercheurs y ont participé ? Sur quelles conclusions s'est-il ouvert ? Le rapport entre littérature d'enfance et genre a-t-il évolué à notre époque ?

R.P. : Je vous remercie pour cette question qui me permet d'approfondir un sujet qui me tient particulièrement à cœur : la littérature de jeunesse (et sa traduction) dans une perspective de genre. Il s'agit d'un domaine en pleine expansion auquel nous avons consacré, au sein du centre MeTRa, beaucoup de travail et de multiples activités qui ne se sont pas limitées à la recherche. Le Centre MeTRa est né, d'ailleurs, autour de ces thématiques, mais c'est à partir de l'automne 2016 que nous avons commencé à collaborer avec le Centre antiviolence de la Municipalité de Forlì en organisant des laboratoires pour enfants et adolescent.e.s autour de la littérature de jeunesse et des questions de genre, des formations pour les enseignant.e.s sur l'éducation au genre et à l'affectivité ainsi que des initiatives pour le grand public sur ces thèmes.

De 2017 à 2019, nous avons réalisé le projet G-BOOK « Gender Identity: Child Readers and Library Collections », coordonné par Raffaella Baccolini et dont j'étais la coordinatrice adjointe, financé dans le cadre du Programme Creative Europe de l'Union Européenne. Le projet a réuni 6 partenaires : le Centre MeTRa en tant que chef de file, le Centre de Recherche Pléiade de l'Université Sorbonne Paris Nord (France), le Centre d'Études Anilij de l'Université de Vigo (Espagne), le Centre for Children's Literature and Culture Studies de la Dublin City University (Irlande), la Bibliothèque régionale publique Petko Rachev Slaveikov (Bulgarie) et la bibliothèque de Sarajevo (Bosnie). L'objectif principal du projet était la création de la première bibliographie européenne de livres pour enfants de 3 à 10 ans « positifs » du point de vue des modèles et des représentations de genre et la mise en place du premier site en ligne multilingue (disponible dans les langues des pays partenaires), contenant la bibliographie ainsi que du matériel pédagogique et de vulgarisation lié aux questions de genre (www.g-book.eu). En 2020, la deuxième édition du programme « G-BOOK 2. European Teens as Readers and Creators in Gender-positive Narratives » a été financée, qui prévoit l'élargissement de la bibliographie aux jeunes de 11 à 14 ans et l'organisation d'un concours d'écriture et d'illustration sur les thèmes de la parité et de la valorisation des différences dans plusieurs collèges des pays partenaires. Pour cette deuxième édition, la bibliothèque municipale de Ljubljana a remplacé la bibliothèque de Sarajevo.

À côté de ces initiatives relevant de la « troisième mission », donc de la dissémination de la recherche et de l'engagement public, nous avons abordé ces mêmes thématiques dans le cadre de nos recherches scientifiques. Ainsi, en octobre 2017, s'est déroulé à Bertinoro le colloque international « Literature, Translation, and Mediation by and for Children: Gender, Diversity, and Stereotype ». Les deux volumes publiés par Bononia University Press en 2019 – *Literature, Gender and Education for Children and Young Adults/Littérature, genre, éducation pour l'enfance et la jeunesse* dirigé par Raffaella Baccolini, Roberta

Pederzoli, Beatrice Spallaccia, et *Translating for Children beyond Stereotypes/Traduire pour la jeunesse au-delà des stéréotypes* dirigé par Adele D’Arcangelo, Chiara Elefante, Valeria Illuminati - sont le fruit de ce colloque ainsi que de nos recherches de ces dernières années. Enfin, de 2017 à 2020, j’ai coordonné le projet de recherche AlmaIdea « La traduzione di testi per l’infanzia in una prospettiva di genere: aspetti teorici e applicati » (La traduction de textes pour la jeunesse dans une perspective de genre : aspects théoriques et appliqués), financé par l’Université de Bologne. Les résultats de cette recherche, focalisée sur un riche corpus de textes traduits en italien du français, de l’anglais et de l’espagnol, sont publiés dans un ouvrage collectif que j’ai dirigé avec Valeria Illuminati, paru en modalité open access chez FrancoAngeli en décembre 2021, *Tra genere e generi. Tradurre e pubblicare testi per ragazze e ragazzi* (http://ojs.francoangeli.it/_omp/index.php/oa/catalog/book/736).

Si la littérature de jeunesse dans une perspective de genre a attiré depuis les années 70 l’attention de plusieurs chercheuses en pédagogie, psychologie et littérature, l’étude des implications de genre de la traduction de cette production littéraire n’est que très récente et encore assez négligée. Il s’agit, pourtant, de questions fondamentales qui remettent au centre la portée sociale, voire militante de la littérature pour enfants et de sa traduction, dans un contexte de « genderization » de cette production, où l’on observe (encore) la prépondérance de représentations de genre binaires et polarisés, reproduisant de vieux stéréotypes qui ont la peau dure. Ces thèmes sont d’autant plus fondamentaux qu’ils se heurtent à la résistance de la partie la plus conservatrice de la société qui voudrait les bannir des bibliothèques pour la jeunesse. On connaît la polémique sur la soi-disant « théorie du genre », qui en réalité n’existe pas, à la différence des études de genre, un champ de recherche (et d’enseignement) interdisciplinaire désormais consolidé. Cette polémique très répandue en France et en Italie dérive de l’hostilité des partis d’extrême droite et des associations ultracatholiques contre les acquis et les principes du féminisme et contre les revendications des associations LGBTQ+. En Italie, quelques maires d’extrême droite sont allés jusqu’à dresser des listes de livres pour enfants considérés comme pernicious pour ce public au sujet de l’identité de genre. Ces réactions violentes à l’émergence d’une littérature inclusive et respectueuse des diversités, qui raconte les nouveaux modèles familiaux, qui met en scène des personnages non stéréotypés et n’oublie pas de raconter des histoires incluant des personnages LGBTQ+ montre l’énorme pouvoir symbolique de la littérature pour les jeunes générations et la nécessité de promouvoir une production de ce type.

M.C. : *Cette perspective du genre est-elle présente également dans la traduction des sciences humaines ? Pourriez-vous développer un peu ce sujet qui vous préoccupe également ?*

R.P. : Oui, évidemment cette perspective est présente aussi dans la traduction des sciences humaines. Je me suis penchée récemment sur cet aspect dans un article où j’ai abordé la question d’une approche féministe à la traduction de

plusieurs écrits sur le port du voile de deux autrices féministes, Christine Delphy et Elisabeth Badinter. Il s'agit d'un thème très intéressant qui implique des enjeux traductologiques et éthiques et qu'il faut aborder de façon ample et approfondie, à partir de la question du positionnement de la personne qui traduit, selon le genre textuel, le public visé et le contexte d'édition, mais qui investit également le rôle du paratexte et les stratégies de traduction. Or, quand on aborde un sujet sensible et controversé comme le port du voile dans les pays européens, l'engagement éthique de toute traduction féministe doit reposer sur un équilibre précaire susceptible de tenir compte des différentes opinions, souvent antagonistes, sur cette matière. Cet exercice s'avère particulièrement utile pour réfléchir de manière approfondie sur les implications éthiques de toute approche traductive sensible au genre, afin que cette perspective soit vraiment inclusive et respectueuse de toutes les sensibilités qui peuvent exister.

Plus en général, je pense qu'il faut réfléchir sur la traduction dans une optique de genre dans une double perspective : descriptive d'une part, lorsqu'il s'agit d'étudier les implications de genre en traduction au-delà de l'approche adoptée par le traducteur ou la traductrice, mais aussi éthique voire engagée, lorsque l'on veut adopter une posture traductive sensible au genre ou même féministe. Qu'est-ce que cela implique ? Quelles sont les limites à ne pas dépasser ? Si l'approche est « engagée », il faut forcément dépasser l'opposition entre orientation cibliste et sourcière, mais aussi entre approche descriptive et approche prescriptive, en cherchant de nouveaux critères et principes. Il s'agit également de prévoir plusieurs niveaux d'engagement : un niveau plus élémentaire, où l'on se limite à adopter un langage inclusif et respectueux des diversités, et un niveau plus militant qui prévoit des interventions plus importantes, et je pense à l'école canadienne des années 90, mais aussi à la « feminist translation » revendiquée par Olga Castro. En tout cas, je crois que la réflexion sur la traduction et le langage inclusif est désormais incontournable, et qu'elle ne peut plus se limiter à la féminisation de la langue, mais qu'elle doit désormais investir toutes les diversités, liées à l'identité de genre et à l'orientation sexuelle, religieuses, ethniques, sociales, physiques.

***M.C. :** Vous avez aussi une importante activité éditoriale, en faisant partie de plusieurs comités de rédaction : de la revue *mediAzioni*, de la revue *Italica Wratislaviensa*, de la revue *Strenae*. En quoi consiste votre activité dans ces comités de rédaction ? Vous sollicitez-elle beaucoup de travail, beaucoup de temps ?*

***R.P. :** *MediAzioni* représente pour moi la première expérience dans le comité de rédaction d'une revue internationale. Je suis entrée dans la rédaction en 2008, lorsque je suis devenue enseignante-chercheuse à l'Université de Bologne, et depuis cette date j'ai beaucoup appris. Le travail éditorial implique beaucoup de tâches : les rapports avec les auteur.rice.s, la gestion du processus de révision en double aveugle, la relecture des épreuves et, enfin, dans le cas d'une revue électronique, la publication en ligne de l'article ou du numéro monographique.*

En suivant toutes ces phases, on apprend comment écrire un article pour qu'il soit approuvé par les réviseur.e.s, de même que l'on apprend à mieux connaître les domaines scientifiques de la revue. Dans le cas de *mediAzioni*, cela est particulièrement intéressant dès lors que la revue publie des contributions dans plusieurs langues (anglais, français, espagnol et italien entre autres) et qu'elle accueille des contributions relevant de nombreux domaines et disciplines, qui vont de la littérature à la littérature de jeunesse, de l'interprétation à la traduction, des études de genre aux études culturelles, sans négliger les recherches linguistiques. Quant à l'organisation de la revue, c'est souvent un groupe restreint qui s'occupe de toutes les tâches inhérentes à la rédaction, alors que dans d'autres cas, par exemple chez *Strenae*, un comité éditorial assez large et composite se répartit de façon très efficace la gestion des différentes sections et des différents volumes. En revanche, quand on fait partie du comité de lecture, on est moins sollicité.

Aujourd'hui, les revues assurent un service fondamental qui a des retombées importantes sur les postes et les carrières universitaires. Il s'agit non seulement de gérer un flux de plus en plus important d'articles qui sont proposés pour la publication, mais aussi de garder l'identité disciplinaire et académique de la revue, la qualité et quantité des numéros publiés. La question du référencement est en train de modifier profondément l'identité et le travail des revues. Je ne voudrais pas discuter ici de la pertinence et de la valeur scientifique de ce système qui se base sur le nombre de citations. Je me limite à signaler qu'il s'agit d'un système qui pénalise les publications rédigées dans des langues autres que l'anglais, destinées à un public forcément plus restreint. C'est un aspect qu'il faut connaître afin de pouvoir interpréter correctement des données quantitatives.

Enfin, il ne faut pas oublier la question de l'open access, une modalité de publication très valorisée par les financements publics et notamment européens et qui devrait aller de soi si l'on croit à l'importance de la circulation du savoir, dans et en-dehors des cercles scientifiques, donc aussi dans la société. Je pense qu'il s'agit désormais d'une tendance irréversible, qui concernera également les publications en volume, dont une partie sont déjà proposées en open access.

M.C. : *Dans quelle mesure la traduction de la littérature verte pour enfants vous préoccupe-t-elle ?*

R.P. : Je crois qu'il s'agit d'un thème majeur de notre époque, qui renoue avec la dimension éthique de la littérature de jeunesse. L'éducation verte et le développement d'une conscience écologique sont désormais au centre des préoccupations non seulement des scientifiques mais aussi de la politique, de l'école et des jeunes générations elles-mêmes, comme en témoigne le mouvement « Fridays for future ». La littérature de jeunesse essaie d'interpréter cette exigence, d'où le foisonnement d'ouvrages sur ces thèmes que l'on observe depuis quelques années. Or, la traduction joue dans ce cas un rôle

charnière, par exemple dans un pays comme l'Italie, où les publications vertes pour ces publics sont très souvent des traductions, notamment de l'anglais et du français.

La littérature pour la jeunesse retrouve ainsi sa vocation éthique, l'ambition d'« éduquer » au sens le plus noble du terme dans une perspective qui est proche de l'activisme social, et qui rejoint d'autres préoccupations contemporaines concernant par exemple le genre, l'inclusion ou le postcolonial. La traduction se doit alors d'interpréter cette intention éthique et presque performative – la volonté de changer le monde, de le rendre meilleur –, et en même temps elle doit se confronter à une grande variété de types et formes textuelles. De l'album à l'ouvrage documentaire au roman, le texte mêle souvent narration et information : l'art du traducteur.rice consiste alors à jongler avec ces différents langages en produisant un texte hybride, qui soit passionnant et bien écrit et qui, en même temps, soit en mesure de vulgariser des contenus scientifiques.

Je crois qu'il reste beaucoup à faire en Italie dans ce domaine, même si plusieurs maisons d'édition essaient de rattraper le temps perdu et je pense, par exemple, à quelques éditeurs indépendants comme Sinnos, Camelozampa, Terre di mezzo, qui proposent une sélection de qualité d'ouvrages sur ces thématiques.

Le thème écologique se lie parfois à d'autres sujets qui ont une dimension sociale avérée, comme le féminisme. L'écoféminisme représente désormais un courant littéraire qui va investir aussi la littérature de jeunesse. Je pense, par exemple, au roman français *Filles de la Watilü* de Cécile Roumigüière, pour lequel l'auteure s'est inspirée de Kihnu, une île estonienne où les femmes gouvernent et où les hommes partent à la pêche des mois durant, ainsi que des femmes de la société matrilineaire Moso, en Chine. L'auteure reprend également la figure de la sorcière pour créer ce roman envoûtant qui se déroule dans un paysage de forêts et de lacs gelés, où la nature joue un rôle de protagoniste à côté des autres personnages.

M.C. : *Quels sont vos projets de recherche pour les prochaines années ?*

R.P. : Dans les prochaines années, je voudrais continuer de travailler sur la traduction littéraire dans une perspective de genre, en me focalisant davantage sur la littérature pour adultes. Je voudrais approfondir la question du langage dans ce type de traduction, analyser les différentes stratégies que l'on peut mettre en œuvre pour que le texte soit plus inclusif au sens large – donc par rapport à toutes les diversités, de genre, d'orientation sexuelle, de race, de religion, de handicap – sans perdre pour autant sa physionomie littéraire et stylistique. Si jusqu'à maintenant on a beaucoup travaillé sur les stratégies de langage inclusif dans des contextes administratifs, politiques ou professionnels, je pense qu'il est temps de se pencher sur le langage littéraire, qui pose des défis d'ordre esthétique. Je voudrais analyser cette question aussi en rapport au thème de l'identité de genre, voir par exemple les enjeux de traduction dans le

cas de personnages non binaires qui posent des enjeux linguistiques et culturels spécifiques.

Parallèlement, je voudrais continuer de travailler sur la traduction des sciences humaines dans une perspective de genre. Je voudrais m'attacher à la traduction du français en italien de quelques textes féministes fondamentaux, mais aussi à leur réception, et analyser les façons dont les traductions affectent cette dernière. L'idée est de voir comment les idées de départ se transforment – au sens positif – en traduction, et empruntent, dans d'autres contextes socioculturels, des directions qui au départ n'étaient pas prévues. Je pense qu'il s'agit d'un sujet passionnant qui investit en même temps la traduction, le genre et l'histoire culturelle d'une société, et qui permet de découvrir le pouvoir de la traduction dans la circulation des idées ainsi que dans le développement des traditions culturelles et scientifiques.

M.C. : Avez-vous un projet qui vous est cher mais que vous avez dû remettre à plus tard pour diverses raisons ? Si oui, sur quelle problématique porte-t-il ?

R.P. : Un projet qui m'est très cher serait de traduire en italien un livre du projet européen G-BOOK sur les thématiques LGBTQ+. Dans le contexte éditorial italien, ces thématiques sont encore relativement peu développées et souvent limitées à l'activité de quelques maisons d'éditions indépendantes qui offrent une production très appréciable mais qui n'arrivent pas à la distribuer de façon efficace au niveau national. En France, en revanche, les albums et les romans jeunesse avec des personnages ou portant sur des thématiques LGBTQ+ sont très nombreux, publiés par la plupart des maisons d'édition, très variés en termes de genres, d'intrigues et de personnages, et souvent très appréciés du point de vue esthétique. Il semblerait que ces thèmes ne soient presque plus tabous en France, ce qui permet à l'édition de proposer une offre importante tant au niveau quantitatif que sur le plan qualitatif. Les jeunes générations peuvent en profiter et chacun peut trouver un livre à son goût, léger et agréable ou au contraire sérieux et engagé, un roman réaliste ou bien dystopique ou encore fantasy, portant sur des personnages gais, lesbiens ou transgenres. Or, l'un des objectifs de G-BOOK est bien de stimuler les traductions et les échanges littéraires et culturels au sein des pays de l'Union Européenne. Je voudrais donc contribuer à cet objectif en traduisant l'un des ouvrages que nos partenaires français, coordonnés par Mathilde Lévêque, ont sélectionnés, et qui n'existent pas en tant que tels en Italie.

M.C. : Merci infiniment pour cet entretien.